

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Sylvain BRIOLLET

Crème de beauté (Journal d'un vieux garçon)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1931, tome 30, p. 305-313

© Abbaye de Saint-Maurice 2011



Crème de beauté

(Journal d'un vieux garçon)

Encore un jour, et ce soir plein d'étoiles et de souvenirs ! Devant moi, sous la lampe, passent en portraits, les craquante années de mon existence et autour dansent tous les êtres qui jouèrent avec moi un rôle important ou mesquin.

A mon âge, on n'a plus l'audace de vivre dans l'avenir. On s'attache timidement au présent, mais on lisse avec tendresse les cheveux d'or du passé.

Je revois ma mère dans une lumière de printemps que la fenêtre — où sans loisirs elle travaillait — lui versait à longueur de journée. Quand le soleil avait fui dans une retraite de sapins et de rocs, le ciel était admirable. La terre s'effaçait dans l'ombre rampante et il restait, au-dessus, des eaux vertes et claires qu'allumaient d'invisibles aurores.

— Tirez les stores, préparez la lampe !

Un rideau tombait sur ces féeries. La nature paralyse l'ouvrier et l'espace sollicité qui recule l'entraîne hors de sa geôle. Aussi le verre dépoli, la toile blanche ou le journal déployé filtrent les plaisirs et dispensent le nécessaire tout nu. Ma mère qui aimait les fleurs et les oiseaux ne leur parlait qu'en rêve.

Elle mourut d'épuisement, de chagrin peut-être, car comme elle était courageuse, elle ne se plaignait jamais. Que de fois je la rencontrai, lasse, le visage décomposé, lorsqu'elle se croyait seule. Ses traits s'animaient, ses yeux souriaient dès qu'un regard la rencontrait. On profitait de son apparente vigueur, mais la mort rongerait par le dedans. J'étais trop jeune, hélas ! pour comprendre tout ce que je voyais. Mais d'obscurs pressentiments troublaient ma quiétude.

— Ta mère est morte ! me dirent mes grands frères.

Je pleurai durant trois jours. Le corbillard emporta sous la pluie quelques couronnes et toute ma joie muette.

Des amies de ma mère, vieilles filles qui avaient mis en commun leur destinée, me recueillirent. Leur maison où je n'entrais qu'à contre-cœur devint mon domicile. La porte d'entrée dont les cuivres luisaient, imposait le respect aux visiteurs. Je lus au passage, sur une plaque émaillée :

Eléonore. Isabelle et Léontine Ducommun.

— Mademoiselle !

— Nous sommes tes tantes, mon enfant, gloussa Eléonore

— Ne l'oublie pas ! fit Léontine.

— Je suis ta tante Isabelle.

— Oui.

— On dit : Oui, ma tante.

— Oui, ma tante.

Elles circulaient sur le miroir de leur appartement avec de gros chaussons d'étoffes variées. J'eus les miens, grâce auxquels je marchais sans bruit et sans courir le risque de maculer des parquets repolis chaque matin.

Quand une visite de marque entrait au salon et qu'on n'osait lui offrir des chaussons, ceux-là tricotés en laine bleue avec des fleurs brodées, Léontine suivait l'arrivante comme une ombre et, derrière, effaçait les traces de poussière. A son départ, les trois vieilles filles se précipitaient sous la table pour constater les dégâts, et, jusqu'à la nuit, il fallait balayer, encaustiquer, frotter un linoléum à des-sins ridicules.

Ma tante Léontine ne sortait qu'enveloppée d'un grand manteau noir qu'elle appelait son « vaterpouf », à cause des microbes et, chez le marchand, pour toucher de la monnaie qu'elle n'avait pas lessivée, elle mettait ses gants. Je crois que la lecture quotidienne d'un livre de médecine lui avait un peu tourné la tête. Elle nous faisait part de ses découvertes ; elle citait des noms de maladies atroces et incurables qui se transmettaient par une simple poignée de mains. Nous tremblions et, jusqu'à ce que nous en perdions l'habitude, nous ne donnions à serrer que le bout de nos doigts. A table, on ne mangeait rien qui ne fût lavé méticuleusement.

— Je lisais hier encore, disait Léontine...

Elle racontait une histoire d'empoisonnement par des champignons avariés.

— Non, mon ami, pas de viande. Trop de viande irrite l'estomac des enfants.

Le samedi, dès six heures du matin, mes tantes paraissaient, la tête dans un mouchoir de couleur, toutes trois en mantelets. La veille, elles s'étaient distribué les travaux. Alors commençait une chasse méthodique à la poussière, aux araignées et aux mouches. Rien n'échappait à leur œil vigilant. Les repaires les plus secrets étaient visités de la brosse, du plumeau et du doigt. Avec une longue aiguille, elles sondaient les fentes des meubles, les coins où s'embusquent les parasites. A midi, on mangeait froid, sur le pouce, car le travail reprenait aussitôt. Lentement, les objets regagnaient leur place, avec des reflets nouveaux, les tableaux montaient aux

parois, les chaises descendaient des tables et dans toute la maison, l'encaustique embaumait.

Tante Léontine secouait les rideaux, massacrait les mites, les poursuivait avec un linge. On la voyait debout sur son lit, bondissante, pour atteindre un papillon trop agile. Puis, à la fenêtre, l'air grave, elle peignait la touffe de lin qui pendait au rouet et que tous les six mois, on envoyait au lavage chimique. On prenait le thé à cinq heures, en tenue de travail. Puis, la besogne terminée, on se « rechangeait ».

A l'époque des confitures, quel branle-bas ! Des poêles de cuivre assoupies sur un feu doux montaient des parfums qu'on respirait jusque dans la rue. Rien ne se faisait au hasard. Mes tantes consultaient dans un carnet de vieilles recettes appropriées à chaque espèce de fruits. Je cassais le sucre, je le pesais. Il m'arrivait d'en dérober quelques menus morceaux que je plongeais dans les jus délicieux et que j'avalais à la moindre alerte, au risque de m'étrangler. Le plus souvent, je les laissais fondre, comme à regret, et, la bouche saturée de framboises ou de fraises, je fermais les yeux.

Un peu plus tard, mes tantes vendangeaient une vigne qu'elles entretenaient comme un jardin. Il ne s'agissait pas de jeter pêle-mêle le raisin dans les paniers. Elles se changeaient de la besogne. Avec de gros ciseaux, elles coupaient les grappes. Puis, comme elles soignaient leurs conserves, elles arrachaient les grains malades ou pourris, entassaient les grappes nettoyées dans les seilles où la brosse et le savon avaient passé. Leur vin qu'on appelait « des chanoines » avait une renommée locale.

Elles arrivaient à la messe, toujours avec un peu de retard : Eléonore, la plus jeune, une grosse blonde qui s'occupait du ménage ; Léontine, avec sur la tête un nœud de taffetas et au cou, un velours noir à pendeloque, était présidente des dames de Charité. Elle avait été belle autrefois. Il ne restait rien de ces splendeurs. Isabelle, l'aînée, tournait à l'aigre. Toujours coiffée d'un bonnet de dentelle qui lui venait de sa mère, elle se fâchait, criait à perdre haleine et prenait mal. Je marchais ensuite et je voyais les fidèles sourire au passage de ces toilettes démodées et prétentieuses.

Après mûre réflexion, mes tantes décidèrent de me

mettre en pension. Mes études laissaient à désirer, je devenais plus libre dans mes propos, je manquais de souplesse. Il était temps de confier mon éducation à des hommes.

Léontine pensait au séminaire et faisait des plans avec M. le doyen. Eléonore ne parlait que de médecine. Isabelle trancha tout.

— Il sera dentiste !

Je fis remarquer à ma tante qu'aucun attrait ne me poussait de ce côté-là, que la vue d'une dent arrachée me rendait malade.

— Tu parles comme un enfant, dit-telle sans m'écouter davantage.

Tante Léontine priaït pour conjurer les maux qu'une vocation contrariée attire toujours sur des familles. Le mois qui précéda mon départ fut consacré à mon trousseau. Eléonore avait dressé la liste des objets nécessaires. Penchée sur les profondeurs de la malle, elle recevait des mains d'Isabelle chaque pièce disposée sur mon lit, par avance, dans un ordre logique et longuement discuté. Entre chien et loup, je pus y glisser quelques livres, une musique à bouche et un jeu de cartes que je dissimulai parmi le linge ; car si Léontine avait songé à des friandises que je découvris au collège dans les poches de mes habits, personne ne me consultait sur mes goûts et mes caprices d'enfant. J'avais prévu et réparé cet oubli.

Le jour de mon départ, je chantai et sifflai de huit heures à midi. La perspective de changer de milieu me mettait en joie. La reconnaissance m'attachait à peine à mes tantes qui touchaient une pension pour couvrir les frais de mon entretien. Elles me regardaient avec surprise. Je déroutais leurs calculs. Elles comptaient sur des larmes, des sanglots. Peut-être auraient-elles renvoyé mon départ si mes plaintes avaient été l'expression naturelle de ma peine à les quitter. On brusqua les adieux.

Au bout de cinq ans, mes maîtres s'aperçurent après moi que je n'avais aucune aptitude pour les langues mortes. J'avais acquis par contre, l'usage du monde. Je savais me présenter, discourir avec esprit sur toutes choses. Grâce à cette faconde de commis-voyageur, je faisais partie des délégations que la classe députait auprès des

professeurs afin d'obtenir un congé ou la réduction des devoirs.

Aux examens annuels, j'échouai piteusement. J'entendis le recteur souffler à l'oreille d'un examinateur :

— C'est un brave garçon, mais nul, archi-nul, un zéro majuscule en grec et en latin.

— Ah !

Il me fixa de son œil noir avec une véritable compassion.

J'étais renseigné sur mon sort. Mon échec ne me prenait pas au dépourvu. Tandis que mes doigts fouillaient mollement les dictionnaires, mon esprit passait en revue les carrières où pourraient s'exercer mes dons les plus évidents. J'écartais toutes les carrières libérales, trop encombrées, disaient les camarades qui partageaient mon ignorance. Restaient les métiers. Le commerce ne m'attirait pas. Les travaux pénibles ne convenaient pas à mon tempérament débile.

Un jour, mon avenir s'éclaira, mes goûts se précisèrent, toutes les hésitations disparurent. J'avais obtenu la permission de me rendre en ville pour tailler ma barbe qui défiait les meilleurs rasoirs de mes condisciples. Dans la boutique du coiffeur, reluisante de marbres, de nickel, de glaces et de propreté, le patron lisait son journal et surveillait ses employés du coin de l'œil.

— Garçon !

— Monsieur ?

— La barbe !

Le jeune homme m'entoura d'une chape blanche qui sentait bon. Ses mains soignées passaient sur mon visage avec une douce dextérité. Je voyais dans la glace ses gestes ronds et son visage où dormait un sourire paralysé. Son teint était rose, ses cheveux coupés de frais. Tandis que le savon moussait sous le pinceau remué, il parlait à la troisième personne. Ses paroles sur un ton chantant me venaient de droite ou de gauche, suivant le côté que la lame crissante dégageait. Il effleura plusieurs sujets, comme pour accorder son instrument, puis développa le problème de la culture des abricots en Valais. Son monologue que j'approuvais en dodelinant de la tête, joint au bien-être du visage onctueux et rafraîchi

d'odeurs légères me plongeait dans une espèce de béatitude passive d'où me tira la formule :

— Monsieur est prêt !

Je sortis de mon rêve avec un plan d'avenir précis : je serais garçon-coiffeur. Tant pis pour la médecine dentaire !

Mes tantes averties de mon infortune par une lettre du recteur et de ma nouvelle orientation par moi-même, me reçurent froidement. J'embrassai leurs joues qu'elles me tendirent comme un objet. Malgré cet accueil chargé de menaces, je restais assez maître de moi pour constater les ravages du temps sur la face de mes tantes. Léontine, sur un cou décharné, portait une tête branlante, trop longue, trop lisse et trop blanche. Un duvet plus qu'indiscret foisonnait sur le menton d'Eléonore et d'Isabelle. C'était venu sans crier gare. Un dimanche matin, avant de partir pour la messe, un dernier sourire au miroir leur avait révélé le désastre.

— Eléonore !

— Isabelle !

Toutes deux roulaient la même pensée en se dévisageant. Une moustache, un peu plus noire, chez Isabelle, attirait l'attention. Comme on était en hiver, elles prirent l'habitude de se cacher dans leurs fourrures; elles avaient la gorge délicate, penserait-on. Au printemps il fallut regarder le malheur en face. On vit alors ces deux vieilles filles parcourir les journaux de mode, les illustrés en vogue et discuter sur la valeur et l'efficacité des pâtes épilatoires, des crèmes de beauté. Elles recevaient à époque fixe, de petits paquets sans nom d'expéditeur. Elles tenaient à leur réputation, car elles s'imaginaient simplement, les bonnes femmes, que leur infirmité passait inaperçue.

Eléonore qui visitait les malades, un vendredi, embrassa au départ une petite convalescente.

— Ça pique, dit l'enfant.

— Petite sottie, siffla ma tante blessée au vif.

On commenta l'événement et, de ce jour, elles n'embrassèrent plus les enfants et fort rarement les grandes personnes. Elles n'osèrent cependant changer leur habitude à mon arrivée.

J'eus avec mes tantes une discussion très animée dans le salon bleu. Devant mon opiniâtreté, elles parurent rendre les armes, mais au premier repas, je sentis entre elles et moi une zone de glace et de silence.

Elles ne me pardonnaient pas ce qu'elles appelaient mon ingratitude, ma trahison. Je décevais leurs plus belles espérances, je trompais leur attente légitime. Elles n'avaient que du mépris pour mes aspirations plébéïennes. Elles se poussaient du coude, ricanaient à la dérobée. Ce jeu m'agaçait, mais je surveillais mes nerfs qui m'eussent poussé à des extrémités fâcheuses. Je ne savais comment amadouer ces pauvres filles irritées. Elles repoussaient mes services, fermaient les oreilles à tous mes discours.

Souvent, dans la vie, un incident désagréable dont on se plaint devient une source de bénédictions. Mes deux tantes, très occupées à me poursuivre de leurs sarcasmes, n'oubliaient pas leur disgrâce dont elles tiraient orgueil.

— Cette pauvre Léontine qui n'a pas de barbe !

— Elle a toujours été délicate de santé.

Mais les pâtes coûtaient cher, leur emploi exigeait des précautions. Un jour, l'application ratait faute de patience, un autre, la peau brûlée se couvrait de plaques rouges et cuisantes. On parlait devant moi de ces inconvénients. J'écoutais, les yeux clos et je formais un projet aussi simple qu'audacieux. Un samedi soir que ma tante Eléonore soupirait à la pensée du traitement hebdomadaire, je lui murmurai dans l'ombre :

— Veux-tu que je te rase ?

Elle se retourna et ne répondit rien. J'attendis gonflé de patience et d'espoir. Le renard revient toujours à l'appât qu'il a flairé. Quinze jours plus tard, Eléonore me prit à part, en grand secret :

— Veux-tu me raser ?

Je triomphais. Mes doigts avaient des ailes. Sa grosse figure disparaissait dans la mousse. Elle riait avec du savon dans les narines.

— Ça me chatouille !

L'opération terminée, elle tâta son menton, fit glisser sa main dans tous les sens avec une visible satisfaction.

C'était vraiment plus simple. A table, j'eus un adversaire de moins. Léontine qui était plutôt pacifique se tut

aussi. Restait Isabelle, acariâtre et jalouse de me voir en paix avec ses sœurs.

— Il y a un mystère là-dessous, ruminait-elle.

Elle découvrit ma ruse, à l'improviste et partit en faisant claquer la porte. Elle comprenait maintenant pourquoi tante Eléonore rayonnait d'une jeunesse empruntée. Chaque fois que je la rencontrais elle me glissait :

— Garçon-coiffeur !

Elle s'attendrit avec les jours. Sa sœur la vit longuement.

— Tu crois ? dit-elle.

Le samedi suivant, comme je m'apprêtais à raser ma tante Eléonore, je vis deux fauteuils préparés devant l'immense armoire à glace. Isabelle occupait le meilleur, ayant au cou une serviette damassée à belles initiales.

— Prends ton temps, me dit-elle, presque aimable. Beaucoup de savon !

Comme je m'approchais d'elle :

— Commence par Eléonore. Il faut pour moi que tu aies la main sûre !

La partie était gagnée.

Sylvain BRIOLLET